

Albert Nguyên

Du savoir à l'insu *

Je vais partir d'une phrase de l'extrait qui nous est imparti ce soir : « Mais l'inconscient est un savoir, un savoir faire avec *lalangue*. Et ce qu'on sait faire avec *lalangue* dépasse de beaucoup ce dont on peut rendre compte au titre du langage ¹. » Je vais m'efforcer d'en tirer quelques conséquences.

L'inconscient a changé le statut du savoir et en même temps c'est l'éthique traditionnelle, dont Lacan a examiné la question avec le séminaire *L'Éthique de la psychanalyse*, qui s'est trouvée interrogée, déplacée et profondément réorientée. Or, il revient sur la question de l'éthique au début du séminaire *Encore* en soulignant ce qui se présente comme un obstacle, le problème du « je n'en veux rien savoir » ; pas moins de quatre autres références ² seront faites à l'éthique analytique dans ce même séminaire.

Ce « je n'en veux rien savoir » contredit l'apparente quête du savoir de la demande. Mais mieux vaut en tenir compte car il est la source de nombre de refus, égarements et autres déviations dans le champ analytique. Il n'est tellement pas à oublier que Lacan, qui donc ouvre son séminaire avec ce « je n'en veux rien savoir », terminera sur le même point : « Il ne se peut pas que le sujet ne désire pas ne pas trop en savoir (sur ce qu'il en est de cette rencontre éminemment contingente avec l'autre) ³. »

Je ne vais pas refaire le chemin de Lacan mais marquer qu'en effet l'introduction du savoir inconscient dans l'éthique, à la suite

* Intervention faite à Paris le 21 février 2013 dans le cadre du séminaire de l'EPFCL 2012-2013, « Que peut-on savoir du savoir inconscient ? ».

1. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 127.

2. *Ibid.*, p. 50, 54, 65, 91.

3. *Ibid.*, p. 132.

d'ailleurs de Freud, a mis en lumière le problème du mal par opposition à la recherche du bien que les philosophies développent. L'éthique et le mal donc.

Il faut que je dise quelques mots sur ce mal. Quel est-il ? Je laisse de côté le débat de savoir si le mal est premier, radical ou non en l'homme, pour mettre l'accent sur ce que l'analyse fait valoir : l'impossible amour du prochain comme de soi-même pour cause de mal en soi : qu'il prenne la figure de l'agressivité, la haine, la cruauté ou la destruction et jusqu'au crime dit, Freud, permet que l'analyse mette au jour cette jouissance délétère, « destrudo » que couvrent la honte, la lâcheté et la culpabilité inconscientes. Il en résulte que le maniement et le destin du transfert sont capitaux pour pouvoir prendre la mesure de cette dimension du mal.

Cet inconscient savoir, je reprends la phrase, est un savoir-faire, façon d'indiquer que l'analyste dans son action est impliqué : « Ce que vous faites, sait vous », sait s, a, i, t, cette autre phrase, je l'ai prélevée dans son séminaire *Les non-dupes errent*⁴ : l'équivoque s'entend. Dans cette leçon, Lacan interroge le savoir inconscient et le corréle à l'action, ce que « vous faites » en tant qu'analystes, et il interroge par là l'éthique qui la soutient, ce pourquoi il reprend encore le problème du bien et du mal.

Ce que je voudrais faire ce soir, c'est mettre en tension ce savoir et sa transmission, dont Lacan fait la pointe de ce séminaire alors même qu'il y a surtout parlé de l'amour, de la sexualité, des jouissances et de l'être, avec ce qui se présente comme reste à la fin de l'expérience : l'insu. Je souhaite pointer la tension entre ce qui est su, le savoir acquis dans l'analyse *via* le transfert (amour qui s'adresse au savoir) et l'insu à la fin. La question de l'insu – à distinguer de l'ignorance – aborde le champ où se produisent les conséquences d'une analyse : quelles suites pour l'analyse ?

Dans ce séminaire *Encore*, le savoir est confronté à la rencontre des corps, au réel qui interdit le rapport mais pas les affects qui, pour être énigmatiques, n'en sont pas moins présents. Et si Lacan a commencé avec l'amour, c'est sur la haine qu'il clôt le séminaire. Au passage, indiquons que la mise en avant du non-rapport et la mise au jour de la jouissance Autre changent la relation entre un homme et

4. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXI, Les non-dupes errent*, inédit, leçon du 11 décembre 1973.

une femme, mais aussi bien entre un homme et un homme, une femme et une autre femme, l'Autre restant l'Autre, radicalement. Pour le parlêtre, l'impossibilité d'écrire le rapport pose la question de ce qu'il met à la place : quelle sorte de réel l'analyse convoque-t-elle : le symptôme, la lettre, *lalangue* ?

Le savoir inconscient

Dans le séminaire *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse* Lacan indique que la découverte du savoir inconscient change totalement le statut du savoir et, ajoute-t-il, « doublement » :

- le savoir de l'inconscient est inconscient en ce sens que du côté du sujet il se pose comme indétermination du sujet ;

- et, d'un autre côté, ce savoir, même inconscient, est dans une référence d'interdit fondamental : il y a quelque chose que le sujet ne doit point savoir. Et c'est là, dit Lacan, « constitution radicale et non d'accident ⁵ ».

Le savoir, le sujet, le troisième point que Lacan indique comme problème crucial, c'est le sexe.

On a donc un ternaire : le savoir, qui sait tout, sauf ce qui le motive, le sujet qui s'institue dans sa certitude d'être manqué à savoir, et le sexe d'où ressort ce qu'on ne veut rien en savoir, qu'il note « impossible de savoir ».

Vous vous rappelez certainement ce que Lacan indique dans cette leçon pour ce ternaire : dans l'analyse le jeu se réduit au rapport du sujet avec le savoir : sujet/savoir. Mais dans le jeu entre le sujet et le savoir il y a un troisième joueur, qui est la réalité de la différence sexuelle à laquelle le sujet substitue l'objet *a* : le sujet substitue l'objet à la réalité de la relation sexuelle. Fantasme et symptôme s'ensuivent ; « c'est ce rapport très particulier, dit-il, du sujet à son savoir qui s'appelle symptôme ⁶ », réponse au réel du sexe.

Savoir faire donc avec *lalangue* dans la phrase du *Séminaire XX*, je vais m'arrêter sur cette *lalangue*.

5. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XII, Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*, inédit, leçon du 19 mai 1965.

6. *Ibid.*

Le savoir, *lalangue* et la vie

C'est dans le séminaire *Les non-dupes errent*⁷ que j'ai pu saisir un peu mieux ce que l'utilisation par Lacan de ce vocable de *lalangue* ouvrirait comme perspectives, par rapport au savoir inconscient et aussi par rapport à la vie et à la mort.

Lacan s'interroge dans cette leçon sur la vie et déconnecte le lien habituel de la vie et de la mort parce que, dit-il, l'expérience de la psychanalyse l'y conduit : « Elle réservera des surprises, cette vie, quand on aura cessé de parler comme des sansonnets, à savoir de s'imaginer que la vie ça s'oppose à la mort. »

Il n'y a aucune harmonie entre le sujet et le monde pour cause de savoir inconscient. Ce savoir, il le nomme « dysharmonique » et parasitaire. À partir de ce point, et contrairement à la biologie qui prend appui sur une théorie de la communication, il situe ce qui fait le support de la vie à partir de la jouissance du corps, qui trouve sa source où ?

C'est très clair dans cette leçon du séminaire : « Ce qu'implique l'expérience analytique c'est que c'est de *lalangue*, telle que je l'écris, que procède ce que je ne vais pas hésiter à appeler l'animation de la jouissance du corps. » Et il fait remarquer que cette animation est distincte de la jouissance du corps et provient d'une jouissance privilégiée qu'il qualifie de sérieux trifouillement, de chatouillis, de grattage, de fureur : elle porte un nom, c'est la jouissance phallique, hors corps.

Au fond, ce que Lacan articule, c'est le rapport du sens et de la jouissance phallique, dès lors que celle-ci se surajoute à la jouissance du corps. C'est là qu'est le problème, dans ce rapport sens/jouissance [*jouis-sens*], dont la solution nous est donnée : c'est que cette jouissance phallique « chatouille » le corps, précisément dans la mesure où il n'y a pas de rapport sexuel.

C'est en quoi le corps a la fonction de suppléer le défaut de savoir sur le sexe dans le rapport à l'autre, au partenaire sexuel : il n'y a aucun « rapport autre que par l'intermédiaire de ce qui fait sens dans *lalangue* » (donc pas de rapport naturel). Le sens sexuel, du symptôme par exemple, vient à la place du sexuel qui manque : le sens supplée.

7. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXI, Les non-dupes errent*, op. cit., leçon du 11 juin 1974.

Nous attrapons ce sens par le moyen de l'équivoque qui donne une équivalence matérielle entre deux sens, et le sens émerge de l'existence de *lalangue*, du fait que « lalangue ex-siste ailleurs que dans ce qu'il croit être son monde ». Au fond, *lalangue*, elle est comme le savoir inconscient, elle est parasitaire : « Lalangue a le même parasitisme que la jouissance phallique par rapport à toutes les autres jouissances, et c'est elle qui détermine, dans le réel, comme parasitaire, ce qu'il en est du savoir inconscient. »

Se pose alors la question du rapport de la jouissance phallique et de *lalangue*. Réponse de Lacan, métaphorique : « La langue serait en rapport avec la jouissance phallique comme les branches à l'arbre », et à la page suivante : « Lalangue, n'importe quel élément de lalangue, c'est, au regard de la jouissance phallique, un brin de jouissance. Et c'est en ça que ça étend ses racines si loin dans le corps ».

Ce que je déduis de ce parasitisme, c'est que la vie n'est pas ce que Bichat en écrivait, la vie n'est pas issue de la mort. Certes la mort vient au terme de la vie, mais la vie, elle est extérieure, elle est séparée du sujet. Je saisis ainsi pourquoi Lacan dans « La troisième », après avoir mis la mort dans le rond du réel, y met la vie. C'est exactement pourquoi il n'y a pas la vie du sujet, mais simplement que le sujet est en-vie, il est en vie s'il accepte la relation avec ce qui lui vient du dehors, comme par exemple l'inconscient, ce savoir sans sujet. Il est en vie comme on dit en attente, en puissance. La vie est en tiers pour le parlêtre.

Quelques conséquences sont à tirer de ces parasitismes : *lalangue*, la jouissance phallique, la vie, des noms du réel.

La première conséquence que Lacan souligne est le rapport de la jouissance phallique et de la jouissance Autre dans le rapport au dire, je passe. La deuxième conséquence que je vais développer porte sur le lieu où s'élabore ce qu'on peut savoir du savoir inconscient, dans l'École donc, et pour ça, suivant le fil de la métaphore que Lacan utilise avec l'arbre, les branches et les racines, je vais m'attarder à ce que j'appellerai la métaphore du jardin.

Conséquences pour l'École : la métaphore du jardin

Je suis parti du « je n'en veux rien savoir » qu'il faut affronter au point d'impossible à savoir et je vais tâcher d'ordonner autant que faire se peut le « je n'en veux rien savoir », le savoir et l'insu.

Dans l'analyse, ce trajet du savoir et des affects qui l'accompagnent se fait sous transfert, mais notre intérêt pour la fin de l'analyse nous oblige à nous pencher non pas tant sur la fin du transfert que sur sa solution, son destin.

Mon hypothèse est que son destin dépend du savoir mis au jour dans la cure, mais qu'il dépend aussi beaucoup de la conclusion de la cure et de ce qu'éventuellement elle a pu laisser en plan. Sur ce point, je prolonge les notations que j'ai données sur le mal, si l'analyse n'a pas touché à cette dimension du mal, ne l'a pas explorée pour en faire saillir le ressort de haine, de sadisme, d'agressivité, alors la traversée du fantasme peut laisser de côté ce qui persiste au niveau du symptôme et de l'inertie de jouissance : honte et culpabilité inconsciente la sanctionnent.

Et c'est en quoi Lacan a pu mettre en avant l'affect maniaco-dépressif puis celui d'enthousiasme, particulièrement cet enthousiasme corrélé au désir de savoir, qui ne peut qu'être précédé par la mise au jour du rapport que l'analysant entretient avec ce mal qui n'est pas seulement celui venu de l'Autre mais en lui. C'est, me semble-t-il, ce que Lacan a pu énoncer en disant la nécessité de mettre la haine à sa place, comme dans ce séminaire il a pu dire qu'il n'y a pas d'amour sans haine. Ce sont donc les affects qui disent ce qui a été élaboré sous transfert mais aussi ce qui peut être resté en plan dans une analyse.

Le parcours d'une analyse fait que le savoir supposé est devenu savoir acquis et l'amour de transfert se résout au terme de l'élaboration de savoir : comment ?

C'est là à mon sens un point crucial : par la découverte, au sens du voile levé, de la cause analytique, de la chose analytique. Le lieu propice pour l'habitat de cette cause, c'est l'École (*l'École* si l'on veut), qui accueille dès lors un transfert qui n'est plus supposition de savoir mais lieu d'accueil de l'insu mis au travail : transfert de travail. En effet, force est d'admettre que, si l'analyse a des effets dans le sens de l'acquisition de savoir, elle a aussi des effets qui vont dans le sens de l'insu, de mettre au jour une insistance de l'insu. Une École a pour tâche d'élargir le savoir autour de l'insu, d'élaborer autour de ce trou de l'insu. Chacun admettra facilement qu'à la fin d'une analyse le sujet ne sait pas tout, et d'ailleurs cette dimension de *pas-tout* doit avoir été mise au travail au cours de l'analyse.

Et justement, ce sont les effets de ce *pas-tout*, ses conséquences, inconnus avant d'avoir effectué le parcours, qui sont en question :

- dans la vie du sujet et son rapport au partenaire ;
- dans la pratique de la psychanalyse ;
- dans la participation au travail d'École et au désir d'École, dans la relation aux membres de la communauté.

J'en viens à la métaphore du jardin. Le chemin qui conduit de l'amour de transfert au transfert sur la cause analytique débouche sur cet espace (est-ce passe) de l'École où se traite l'insu et s'élabore le travail, où se traitent les conséquences de la rencontre de cet Autre radicalement Autre, de cet Autre en tant qu'Autre qui reste toujours Autre, qu'il s'agisse du partenaire sexuel, de la jouissance, de l'analyste : traitement donc des conséquences du non-rapport, de la conséquence du parasitisme de l'inconscient.

L'École comme jardin. Il faut là signaler que les jardins ont un style, variable : jardin à l'anglaise, à la française, à la chinoise, style zen, tropical, méditerranéen, etc. Il me semble que le style de jardin qu'habite une École n'est pas indépendant de la conception de l'École. Amusons-nous un peu : le jardin de l'École peut bien être :

- dans le style « pap », politique – art – psychanalyse : jardin du maître ;
- ou dans le style « pip », politique – inconscient ou inconstance – psychanalyse : jardin de l'insatisfaction ;
- ou encore dans le style « pup », politique – université – psychanalyse : jardin de l'astudé.

Mais il peut être dessiné dans un tout autre style, appelons-le « pop », pas tant populaire que nouant psychanalyse – options d'École – politique. Là c'est la psychanalyse au chef de la politique et non l'inverse, c'est l'option de la passe en son centre. De là découle le troisième terme : la politique. Reste évidemment à dire ce que les deux premières lettres commandent à cette troisième : jardin pour le discours analytique.

Que trouve-t-on dans ce jardin « pop », qui comme tout jardin demande du soin, de l'attention, à quoi il convient d'ajouter tout ce que les expériences antérieures nous ont appris. Il faut faire attention aux taupes, courtilières et autres parasites. On peut y cueillir, à

intervalles réguliers, les fleurs de l'inconscient, les boutons du savoir, les nouvelles élaborations qui émergent de l'ensemble.

Que cette réussite, cette floraison nécessitent quelques conditions ne surprendra personne, et la première pour ce jardin-École concerne le savoir. Il ne suffit pas d'attendre les mouvements et les productions de la nature, le jardin se cultive. Et il se cultive notamment à partir de l'étude systématique des textes de Freud et de Lacan, des apports théoriques au sein de l'École, et il se cultive à partir des bévues. J'ajoute – en espérant ne froisser personne – en traitant les mouvements transférentiels, tout spécialement ceux qui voudraient faire passer un jardin à la française pour un jardin japonais.

On pourrait avoir la tentation ou décider de ne pas toucher à ces transferts, on pourrait penser qu'à interroger, mettre en question, voire remettre en cause, telle ou telle position prise par un analyste dans l'École, on malmènerait le transfert. Il me semble que c'est exactement le contraire, le transfert n'est pas un *noli me tangere* et Lacan ne reculait pas à dénoncer ce qu'il appelait déviations ou compromissions qui n'étaient pas sans rapport avec le « je n'en veux rien savoir ⁸ ».

L'École est le lieu d'accueil de l'insu et de ce que le savoir inconscient a pu provoquer pour chacun comme élaboration sur les questions épistémiques qu'elle a charge de faire valoir et d'élaborer. Le problème est qu'elle a aussi affaire au « je n'en veux rien savoir », et la question se pose alors de savoir comment elle traite ce « je n'en veux rien savoir ». Comment traite-t-elle les transferts mal résolus, les transferts latéraux, les symptômes qui se manifestent et témoignent, dans l'espace même de l'École, du démenti porté sur une séparation ?

Jusqu'où, jusqu'à quelle limite l'École peut-elle laisser se développer les effets nocifs de ce démenti ? Consent-elle à nourrir ce symptôme ou à contrario impose-t-elle une limite, un dire-que-non à cette jouissance symptomatique qui ne peut que s'accroître ? Le savoir repéré d'une position symptomatique peut-il se solder par une non-intervention ? Et d'où peut être énoncée une éventuelle intervention ? D'autant qu'il faut tenir compte de ceux qui, en cours

8. Cf. « La dissolution ».

d'analyse et aux prises avec leur propre tourment, ne sont pas spécialement orientés sur le désir de savoir.

Une École inclut certes dans son projet une certaine tolérance, une volonté de cohésion, une solidarité entre ses membres, mais je ne vois pas pourquoi elle aurait à tolérer, voire à encourager par son indécision, des agissements qui vont contre ses intérêts propres, à savoir la psychanalyse d'après Lacan. Lacan a su s'élever contre de tels égarements, au prix de gestes décisifs, au prix de forts remous. Les égarements transférentiels ne peuvent à mon sens qu'être stoppés.

Ce que l'on peut savoir du savoir inconscient suppose au minimum un désir, non seulement averti mais également orienté et bien fourni. Dire « désir » suppose le manque mis à sa place, et toute tentative de le recouvrir peut être résolue collectivement, ce qui je le concède n'est que difficilement assuré, tant cela requiert quelque engagement et la capacité de supporter et de gérer les conflits.

Une question de culture vient là : a-t-on jamais vu un jardinier piétiner les plants qu'il s'est donné le mal de faire pousser ?

Pour prendre un autre exemple, celui de la conduite automobile, lorsque la ligne jaune est dépassée, cela appelle sanction. Il y a aussi ce qu'on appelle la « deadline », la ligne rouge, elle n'a rien à voir avec le transfert comme supposition de savoir et elle ne doit pas être franchie. Franchir la « deadline », c'est, l'air de rien, faire la taupe, creuser des galeries souterraines qui dénaturent, défont, abîment le paysage : c'est toucher aux fondements, au sol, au *Grund*, aux textes fondateurs. Et c'est toucher, détruire ce qui touche à la vie du jardin, à l'eau qui le fait vivre, pour nous, la passe. La question est éthique. Et justement, qu'apprend-on de la passe sur le vouloir être analyste qui dépend évidemment du gain de savoir d'une analyse ?

Qu'apprend-on de la passe sur le vouloir être analyste ?

Nous connaissons la position de Lacan : pourquoi quelqu'un qui sait ce qu'est l'analyse peut-il encore vouloir être analyste ? Il pose la question le 1^{er} juin 1972 dans *Le Savoir du psychanalyste*⁹. Au cartel de la passe les témoignages apportent-ils des éléments de réponse à la question ? Sur ce point précis on peut parler, même si ce n'est pas plaisant, de déception.

9. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, Le Savoir du psychanalyste*, inédit, leçon du 1^{er} juin 1972.

Qu'est-ce qui s'entend dans le cartel ? Il s'entend par quels arcanes un analysant est passé pour se défaire de ce qui le retenait prisonnier et contrariait son désir. Il s'entend comment le symptôme a pu être réduit avec un accent mis sur la lettre, sur la fonction de jouissance du symptôme. Mais peu de choses émergent sur les conséquences qu'entraîne la découverte du non-rapport sexuel sur le désir de savoir, que pourtant Lacan épingle comme marque, trait à prélever sur un analyste¹⁰, distingué du savoir de la science, sur le rapport à la psychanalyse.

Vouloir être analyste va avec le désir de savoir, va avec l'idée de mener quelqu'un au point où l'analyse a provoqué la survenue d'un enthousiasme, va aussi avec le travail d'École. Mais il faut bien se poser la question de savoir si ce que la passe en pratique mobilise comme preuves à établir du succès d'une analyse, comme capacité à repérer les moments cruciaux et la fin de la cure, comme attente de nomination, ne constitue pas le principal obstacle à ce qui fait le cœur de la proposition de la passe – et pas seulement de la proposition car Lacan y revient à de multiples reprises au cours de son séminaire – avec ce passage, ce changement de position de l'analysant à l'analyste. Et d'ailleurs quand bien même ce passage serait repéré, il ne préjuge en rien de ce que ce passant sera comme analyste, seule la suite le dira.

On a évoqué des raisons de « vouloir être analyste » : la cicatrice que laisse une analyse, l'analyse parfaite qui détourne l'analysant de la psychanalyse. On pourrait discuter : ce qu'on appelle cicatrice de l'analyse ne devrait-il pas plutôt prendre le nom de béance, de coupure, de division ? L'analyse parfaite ne vire-t-elle pas à la sublimation ?

Mais au fond, qu'est-ce qui décide quelqu'un à s'asseoir derrière un divan pour y passer ses journées ? Ne serait-ce pas « un désir de transmission », je le mets entre guillemets, qui certes ne saurait être lié à la fascination du cerne de l'horreur de savoir, mais au contraire à quoi ouvre ce savoir de l'horreur comme condition d'un désir de savoir.

10. J. Lacan, « Note italienne » (1973), dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001.

Lacan, toujours dans cette leçon du *Savoir du psychanalyste*¹¹, évoque le vertige de la position d'analyste, mais aussi, sans plus le développer, la tentation. Que serait cette tentation à partir de ce savoir de l'horreur, de ce mal qui répond à l'impossibilité du commandement d'amour ?

Je conclus. À propos du savoir inconscient, Lacan a parlé de « chancre », quelque chose qui donc s'ajoute et ne se cache pas dans les profondeurs, de savoir emmerdant, de savoir sans sujet. Ce qui est certain, c'est que le rapport du sujet à son savoir ne va pas sans dire. Reste l'insu que la bévue n'oblitére pas, elle indique seulement la direction de l'inconscient réel. On peut de ce fait ne pas aimer son inconscient, c'est même recommandé, mais ce n'est pas une raison pour le haïr.

11. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, Le Savoir du psychanalyste, op. cit.*